

LA TURQUIE INCONNUE

La Turquie que M. Léon Hugonnet nous fait connaître, est celle de ces provinces, toujours disputées, que des insurrections et la guerre ravagent tour à tour. M. Hugonnet, correspondant de journaux, nous ramène à l'hiver de 1877, dans les Balkans couverts de neige. Les Bulgares attendaient de la Russie leur délivrance, les populations turques fuyaient, se sentant mal défendues par les bandes de volontaires que la Turquie poussait au-devant des "Moscofs." La terreur régnait en Bulgarie et le voyageur, aperçut bien des fois avec horreur, les potences dressées pour maintenir les populations.

Ainsi, il s'arrête dans une petite localité, Tatar-Bazardjik.

"Le lendemain matin, dit-il, quand je sortis de la maison, en passant sur le pont de bois qui mène à la jolie avenue de saule, le premier objet que j'aperçus au bout de celle-ci, fut une petite potence dressée à côté de l'étalage d'un boucher, de sorte que les cadavres des pendus sont confondus avec ceux des animaux. Heureusement pour moi, il n'y eut pas d'exécutions ce jour-là. Un Yankee fit la remarque suivante :

"—Dans ce pays, on ne sait pas faire les potences. Parlez-moi de l'Amérique ! Un gibet doit se voir de loin, afin que l'exemple du supplice profite..."

"A l'extrémité nord de la ville, à l'angle d'une maison, j'ai vu une autre potence toute neuve, qui me sembla destinée à supporter un réverbère ; mais comme l'éclairage nocturne est inconnu à Bazardjik, je fus vite édifié sur l'emploi de cet instrument, qui, du reste, ne fonctionna pas pendant mon séjour."

Le 4 janvier, M. L. Hugonnet se trouvait à Sophia :

"Ce jour-là, on pendit plusieurs Bulgares, un dans chaque marché, pour des motifs assez futiles, par mesure d'intimidation. Ainsi, l'un d'eux, en payant ses impositions aurait dit :

"—C'est la dernière fois que je vous paye. L'année prochaine, je payerai aux Russes."

"Sur la place du Marché-aux-Chevaux, à côté de l'hôtel d'Angleterre, je vis un horrible spectacle. Au milieu de trois perches, réunies en faisceau comme des fusils, pendait, à un pied à peine au-dessus du sol, un jeune homme imberbe, au visage de cire, blême, et à l'abondante chevelure noire en désordre. Il ne tirait pas la langue, comme on suppose généralement que font les pendus. Le nœud coulant était fixé sur le côté, de sorte que la tête inclinait sur l'épaule. Ce cadre était habillé du costume des paysans de Roumélie, veste, gilet large, pantalon et guêtres en aba brun, ceinture noire. Sur son dos était attaché un large écriteau indiquant le crime dont on l'accusait, celui d'avoir été un espion russe. On disait dans la foule que c'était le fils d'un marchand aisé, qu'il était simplement allé à Radomir, sans *teskéré*, pour acheter du vin. On aurait saisi dans sa poche une chanson politique. Une peccadille, en somme. Les autorités turques étaient bien imprudentes. Elles semblaient dire comme le Marseillais : Jugez un peu s'il avait fait quelque chose ! Elles ne réfléchissaient pas aux représailles terribles qui devaient en résulter."

Malgré moi, je pensais à la ballade que Banville met dans la bouche de Gringoire :

Ces pendus, du ciel entendus,
Appellent des pendus encore.

"L'intimidation que l'on espérait obtenir n'a pas été produite. Les Bulgares passaient indifférents, riant, buvant du mastic, concluant leurs marchés habituels. Ils semblaient plutôt satisfaits de ce prétexte que leur donnaient naïvement les fonctionnaires turcs, pour accomplir d'effroyables massacres, au jour prochain de l'arrivée des Moscofs. Montesquieu disait des civilisés en général : "Ils pendent quelques coquins pour faire croire que les autres sont d'honnêtes gens." On pourrait appliquer ce mot, avec une variante, aux Turcs, qui pendaient quelques Bulgares accusés de trahison, pour faire croire que le reste était fidèle."

Quelques jours plus tard, le voyageur note ce qui suit :

"Le mardi 25, dans l'après-midi, j'ai vu déta-



On disait que c'était le fils d'un marchand aisé.—Page 117, col. 1.

cher, sur la place du Marché, un pendu qui était là depuis le matin. C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, à la barbe brune blanchie par des glaçons. Son bonnet de peau de mouton noire était incliné sur l'oreille, sa pipe, placée en verrouil dans son gilet, de couleur brune, comme ses vêtements. Son manteau de même nuance, doublé en peau d'agneau, était étendu sur la neige. Un jeune pope, à longue barbe châtain clair, vint détacher l'écriteau qui pendait sur sa poitrine. Je sais des Anglais qui auraient payé bien cher cette pancarte. Un zaptié invita les assistants à soutenir le cadavre. Et comme ils ne montraient pas beaucoup d'empressement, il poussa un jeune Bulgare qui, en riant stupidement, prit le corps dans ses bras, pendant qu'on détachait la corde. On étendit sur la neige le supplicié, que l'on recouvrit de son propre manteau. Ensuite on le plaça sur un brancard, et le pope le conduisit au cimetière. Cette

exécution devait être la dernière, et elle aura été aussi inutile que les autres. Un Turc qui remarquait l'air attristé avec lequel je contemplais ce spectacle navrant, me dit :

"—Les Bulgares coupent la tête avec une hache sur un billot, ce qui est beaucoup plus barbare et fait souffrir davantage."

Ils sont horribles les tableaux de cette guerre, que le voyageur place sous nos yeux : A Bazardjik on le conduisit dans une maison transformée en hôpital : "Là dit-il, je vis un horrible spectacle. Des quantités de blessés couchés sur le plancher, sans draps, avec une simple couverture de laine, râlaient d'une façon effrayante. Dans une autre salle, on avait dressé des espèces de tables sur des chevaux, et cela servait de lit. Enfin, dans une dernière salle, sombre et immonde, à la fois morgue et écurie, on avait placé d'un côté des chevaux attachés au râtelier et de l'autre les morts récents ou les moribonds. Personne ne s'occupait de ces agonisants condamnés, dont les suprêmes gémissements fendaient l'âme. Certes, le grand peintre

russe Vereschagine n'a nullement exagéré lorsqu'il a peint toutes ces horreurs avec tant de conscience. Le service médical est très défectueux en Turquie. Pourtant, comme le sang des soldats turcs est excessivement pur et n'est pas torréfié par l'alcoolisme, des plaies épouvantables que l'on désespérait de guérir se cicatrisaient promptement, à la grande surprise des médecins étrangers, peu habitués à soigner des buveurs d'eau....

"Dans un camp des environs d'Uskub, il n'y avait pas un homme qui ne fût enrhumé. La nuit, tous ces bruits de toux se confondaient et produisaient une sorte de roulement que l'on avait peine à s'expliquer. De loin, on croyait entendre un moulin. Un télégramme ayant annoncé l'arrivée de 1,500 blessés de Sophia, on avait préparé un train pour les emmener à Salonique. Il en arriva seulement 120. Ces infortunés étaient les plus valides. Ils avaient pu supporter un pénible voyage accompli, en douze jours de marche, à travers les neiges. Les autres étaient morts en route. On en avait expédié 7,000 de Sophia, avant l'entrée des Russes. Quelques-uns de ces malheureux, qui avaient supporté les fatigues, le froid et la faim, après avoir échappé aux Russes et aux Bulgares, sont morts gelés dans le train qui les emmenait à Salonique. Le dimanche 13, la circulation fut interrompue à cause des neiges ; dans la nuit il en était tombé un mètre et demi."

Rien d'attristant comme la fuite des populations turques par des chemins encombrés de neige. Les soldats, leurs défenseurs, notamment les Tchekess, leur volaient les bœufs attelés à leurs charrettes, les vouant ainsi à une mort assurée.

"Le 27, dit M. Hugonnet, je suis allé faire une excursion sur la route de Nisch. J'ai vu arriver une grande quantité de corbeaux noirs, suivant une interminable file d'*arabas* se mouvant avec lenteur. Les femmes, les enfants et les objets les plus précieux sont dans les voitures ; les hommes armés jusqu'aux dents, les escortent à pied..."

"A quelque distance, nous dépassâmes des *arabas* attelés de buffles conduisant des familles réfugiées qui avaient été plus matinales que nous. Ces *mohadjirs* avaient mis des couvertures sur le dos de leurs buffles dont ils attendaient leur salut ; mais à voir l'allure nonchalante de ceux-ci, on pou-